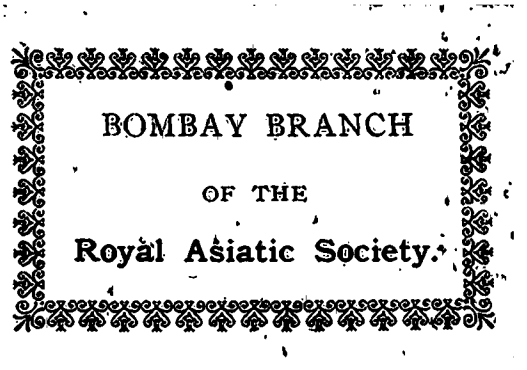
P D
52

B.B.R.A.S.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

ÉMILE GUIMET

LUCIEN DE SAMOSATE

Philosophe

EXTRAIT DE LA *Nouvelle Revue*

79586

ÉDITIONS DE LA *NOUVELLE REVUE*

80, RUE TAITBOUT, PARIS

1910

00079586

LUCIEN DE SAMOSATE, PHILOSOPHE

Lucien de Samosate écrivait dans la seconde moitié du deuxième siècle de notre ère. Il y avait alors un grand mouvement intellectuel ; la jeunesse courait aux écoles, elle alternait les exercices du corps avec les travaux de l'esprit : l'histoire, la littérature et la philosophie. La philosophie représentait, hélas ! toute la science de cette époque, on lui attribuait une valeur sérieuse : elle était en grande vénération, car on n'y comprenait rien du tout.

Tout professeur se mettait une étiquette de secte philosophique. Chacun expliquait le monde d'une façon différente, mais prouvait facilement que, seul, il avait raison. Ces contradictions, ces concurrences donnaient de l'entrain aux études et on s'y appliquait avec d'autant plus d'ardeur qu'on avait de côté et d'autre la certitude d'être dans le chemin de la vérité.

Depuis longtemps les conceptions indiennes, mères de toutes les sectes, avaient peu à peu pénétré en Grèce, arrivant par plusieurs chemins. En premier lieu ce fut Pythagore qui rapporta de l'Inde le système brahamanique de la métempsychose et fonda au sud de l'Italie un couvent Djaïna. Puis Aristote, renseigné par Alexandre, connut de l'Asie, les animaux et les plantes qu'il décrivit dans son livre sur l'histoire naturelle, et s'empara de la doctrine Nyaya surnommée école logique de Gotama ; il lui prit ses moyens de déduction, ses exemples, ses croyances et ses conclusions pratiques. Enfin Pyrrhon traversa les mers pour aller s'inspirer avec son compagnon Anaxarque du pessimisme brahamanique et rapporter les idées de l'école Paouranika qui déclare que tout n'est qu'illusion et propose la science du doute.

Mais les grands courants d'abstraction de quintessence, comme dirait Rabelais, de dialectique transcendentale, d'utopies ingénieuses, vinrent par Alexandrie, la ville où l'on a le plus rêvé, contemplé, cru et discuté.

Déjà, sous les Psamétik, les jeunes Grecs comme Platon allaient se renseigner chez les prêtres d'Amon. Puis les Ptolémée, en créant leurs immenses bibliothèques où l'on accumulait les ouvrages chinois, sanscrits, persans, hébreux, les tablettes cunéiformes, les papyrus égyptiens et grecs, où l'on faisait venir des prêtres de tous les pays pour expliquer leurs bibles, avaient de toutes pièces fondé la science des religions.

Les conceptions philosophiques, un peu déformées, mais reconnaissables quand même, se répandirent de là et firent école sous d'autres noms. L'on vit alors les athéistes Sankya qui poussaient jusqu'au fanatisme le mépris de la douleur, devenir des stoïciens, les atomistes, disciples de Canadi, devinrent les initiateurs de l'atomiste Démocrite, et ainsi des autres.

A côté des philosophies se pressaient les croyances nouvelles. Mytrha, les dieux phéniciens, Cybelle, la diane d'Ephèse, l'Isis, l'Abydos épurée par les prêtresses d'Athènes et de Rome, presque chrétienne, le dieu des Juifs, enfin devenu père du Christ, tous demandaient leur place dans les temples. Un ferment de croyance agitait les esprits, sur ce bouillonnement d'idées les dogmes surnageaient ; les âmes étaient remuées, attentives.

Les empereurs se faisaient philosophes ou isiaques, cherchaient quelque chose pour remplacer la mythologie décrépite, affaissée, désagrégée, et pourtant, par politique, défendaient les divinités amoindries et oubliées, faisaient des lois sur la majesté, la sainteté du gouvernement ; au besoin ils se faisaient dieux eux-mêmes, pensant qu'en se divinisant ils consolidaient, ils étayaient l'Olympe effondré.

Lucien eut le courage de dire ce qu'il pensait de toutes ces choses ; il déclara les dieux ridicules, les philosophes comiques, insulta les uns, bafoua les autres. Il se trouva que tout le monde était de son avis ; Lucien eut un succès considérable et, triomphant, aux applaudissements de tous, il éleva, d'une main tranquille, un autel en l'honneur du sens commun.

Ses écrits sont élégants, alertes, pleins de verve ; la clarté de son esprit, la finesse de son ironie font penser à nos écrivains du XVIII[e] siècle ; on croirait lire des pages de Voltaire. Ses compositions sont courtes comme des articles de journaux et d'une allure tout à fait boulevardière ; si le *Figaro* publiait, sans prévenir, un de ses ouvrages, on le signerait Alfred Capus ou Zamacoïs.

Mais c'était surtout un conférencier de premier ordre ; il a beaucoup parlé, comme tous ses contemporains du reste ; car, à

cette époque, on parlait énormément. On parlait au Forum, on parlait au Pnyx, à l'Aréopage, on parlait dans les marchés, devant les boutiques; on parlait dans les bains, en marchant, en mangeant; faut-il dire que dans les tribunaux les avocats, aussi, parlaient. Les plus bruyants étaient les professeurs et leurs élèves; tout le long du jour ils parlaient dans les écoles et, à la sortie des classes, les jeunes gens entamaient des discussions véhémentes, vociféraient les arguments; dans les rues coulaient des flots d'éloquence. Au-dessus de chaque ville de la Grèce il y avait comme un bourdonnement d'abeilles produit par les conversations. Mais le bavard le plus avantagé était, à coup sûr, le conférencier, qui n'était ni interrompu, ni contredit et dominait un public nombreux et attentif. Ceci explique pourquoi Lucien fit des conférences.

Cette loquacité intempérante, Lucien l'a souvent décrite. Dans le *Maître de Rhétorique* il donne aux débutants des instructions précieuses : « Quand il faudra parler et que les auditeurs vous proposeront un sujet, une matière à discours, ne vous laissez pas décourager si vous le trouvez difficile; prenez hardiment la parole et affectez de dédaigner le sujet comme si l'on vous avait choisi un sujet digne d'un enfant. » On voit qu'on apprenait aux jeunes gens l'art de parler sans avoir rien à dire.

Lorsque le jeune Anacharsis vint à Athènes, il fut accosté par un de ses compatriotes qu'il ne reconnut pas tout de suite pour être un Scythe; cet homme était vêtu à la grecque, avait des gestes élégants et distingués et il était fort bavard, ce qui prouvait, dit notre auteur, qu'il était devenu tout à fait Athénien.

Ayant à décrire une maison somptueuse qu'on venait de terminer, Lucien, avant tout, se préoccupe de savoir si on pourra y donner des conférences. Il pense en effet que la beauté du cadre, la sonorité des salles neuves doivent contribuer au succès de l'orateur; mais aussitôt il réfléchit que l'auditoire pourra être distrait par les merveilles qui l'entourent et que le conférencier, mal écouté, en sera pour ses frais de littérature. Il profite de cette entrée en matière pour faire du monument une description détaillée et ça lui donne le sujet d'une conférence qu'il a certainement faite pour inaugurer la maison d'un riche Romain.

C'est dans son *Eloge de Démosthène* que l'on constate son ardeur à parler. Il venait de composer une biographie du grand orateur et cherchait quelque victime à qui la raconter. Se présente à point nommé un de ses amis qui, de son côté, venait de terminer un *Eloge d'Homère* et, avant que Lucien ait pu ouvrir la

bouche, l'ami s'écrie : « Que pouvez-vous bien dire sur Démosthène? Vous commencez sans doute par ceci, vous continuez par cela, vous développez, vous racontez sa vie, vous racontez sa mort. » Il parle, il parle tant et si longtemps que, lorsqu'enfin il accorde la parole à Lucien, celui-ci lui déclare qu'il n'a plus rien dire, que son ami a deviné tout son discours, et comme de son à côté il devine parfaitement ce qu'on peut raconter sur Homère, il prend congé.

Lucien profita adroitement de cette soif d'éloquence, il fit des conférences dans tout le monde romain, il parcourut l'Italie, la Grèce et l'Asie Mineure sa patrie. Il fit même sur la fin de sa vie, couvert de gloire et de richesse, une conférence dans sa ville natale à Samosate, conférence qui fut un triomphe. A cette époque, les conférenciers faisaient fortune!

Il ne craint pas de raconter ses succès, même en voulant paraître se critiquer lui-même. « Dernièrement, écrit-il dans *Zeuxis*, après avoir récité un discours, je retournais à ma demeure, lorsque plusieurs de ceux qui m'avaient entendus m'abordèrent avec politesse et d'un air qui témoignait leur admiration ; ils m'accompagnèrent assez longtemps, poussant des cris, se répandant en éloges au point de me faire rougir dans la crainte que ces élogés ne fussent point mérités. Mais ce qui excitait surtout leur enthousiasme, c'était la singularité de mes compositions et la nouveauté de ma manière d'écrire ; « que cela est neuf! quel tour original! habile homme! On n'a jamais fait entendre semblable langage. » Eh bien, je l'avouerai, ces louanges me firent beaucoup de peine. Quoi donc! mes écrits n'ont d'autres agréments que leur singularité? Et cet heureux choix d'expressions dont les écrivains anciens nous ont laissé le modèle, cette variété de pensée, cette finesse d'imagination, cette grâce attique, cette harmonie, l'art, enfin, qui résulte de toutes ces qualités manque-t-il donc à mes œuvres? »

Evidemment il ne le croit pas, mais c'est surtout sur ces qualités qu'il aurait voulu des compliments plutôt que sur l'étrangeté de ses conceptions.

Dans le discours qu'il prononça devant ses concitoyens fiers de l'acclamer, il suppose qu'il a fait un songe et qu'il est emporté dans les airs sur un char attelé de chevaux ailés. « J'aperçus de l'orient à l'occident, les nations, les peuples, les villes, sur lesquels, nouveau Triptolème, je répandais comme une semaille. Je ne me souviens pas bien de ce que c'était, mais je me souviens que les hommes levaient les yeux au ciel, me comblaient

de louanges et me bénissaient partout où je prenais mon vol. »

C'était une manière poétique de proclamer les services qu'il croyait avoir rendus en démasquant les erreurs philosophiques et les absurdités mythologiques. Et il finit ainsi : « Je ne vous ai raconté mon songe que pour diriger les jeunes gens vers le bien et vers l'amour de la science ; et surtout s'il en est à qui la pauvreté inspire de mauvais sentiments et qu'elle entraîne vers le mal en corrompant leur bon naturel, ceux-là j'en suis sûr se sentiront encouragés par mon récit, en considérant de quel point je me suis élancé vers une carrière glorieuse, épris de la science, sans craindre la pauvreté qui me pressait alors et qu'enfin je suis revenu vers vous avec autant de gloire, pour ne rien dire davantage, qu'aucun sculpteur. »

Il faut expliquer que ses parents avaient voulu faire de lui un artiste. A ce moment la sculpture rendait célèbre et donnait la fortune, mais il préféra la littérature. Toutefois il lui resta de son enfance un goût très vif pour la peinture et la sculpture et il ne manque aucune occasion de montrer qu'il est un délicat critique d'Art.

Pour donner une idée de sa manière, je parlerai d'un tableau de Zeuxis qu'il décrit. L'original, envoyé à Rome, fit naufrage en route, mais Lucien en a vu la copie à Athènes. Le tableau représente une centauresse.

« La vive admiration, dit-il, dont m'a frappé ce chef-d'œuvre m'en facilitera beaucoup la description. Sur un épais gazon est représentée la centauresse, la partie chevaline de son corps est couchée à terre, les pieds étendus, sa partie supérieure, qui est toute féminine, est appuyée sur le coude ; ses pieds de devant ne sont point allongés comme ceux d'un animal qui repose sur le flanc, mais l'une de ses jambes imitant le mouvement de cambrure d'une personne qui s'agenouille, a le sabot recourbé ; l'autre se dresse et s'accroche à terre, comme font les chevaux quand ils essayent de se relever. Toutes les autres beautés de ce tableau qui échappent en partie à l'œil d'un ignorant tel que moi ; je veux dire la correction exquise du dessin, l'heureuse combinaison des couleurs, les effets de saillie et d'ombre ménagés avec art, le rapport exact des parties avec l'ensemble, l'harmonie générale, je les laisse à louer aux fils de peintres qui ont mission de les comprendre. »

Cette feinte modestie ne l'empêche pas de donner sur toute la composition des détails si précis qu'un peintre moderne pourrait reconstituer le chef-d'œuvre.

Toutes les fois qu'il parle d'une statue, qu'elle soit de Phidias, ou de Praxitèle, on devine qu'il est ému, on sent qu'il frémit de joie et il nous fait partager son admiration.

Il a écrit sur la danse tout un traité qui nous fournit des renseignements très précieux. Je demande la permission d'en prendre quelques extraits qui montrent l'importance que les anciens attachaient à cet art.

Il explique d'abord que la danse rend les guerriers souples, agiles, courageux. « Les Lacédémoniens qui passent pour les plus vaillants des Grecs vont à la guerre au son de la flûte et marchent d'un pas réglé. Leurs jeunes gens n'apprennent pas moins à danser qu'à faire des armes. Lorsqu'ils ont fini de lutter avec les poignets et de se frapper les uns les autres, le combat se termine par une danse : Un joueur de flûte s'assied au milieu soufflant et marquant la mesure avec son pied, puis les jeunes gens, se suivant par bandes, prennent en marchant toutes sortes d'attitudes, les unes guerrières, les autres dansantes et toutes chères à Bacchus et à Vénus.

« On en fait autant dans la danse appelée « le Collier. » C'est en effet une sorte de ballet commun aux garçons et aux filles qui dansent un par un, se tenant de manière à dessiner un collier. Le cercle commence par un garçon qui saute en jeune homme et comme il devra le faire plus tard à la guerre ; puis vient une jeune fille qui fait des pas modestes et montre comment les femmes doivent danser. Le collier représente l'union de la force et de la modestie.

« Dans les mystères il y avait des danses sacrées et à Délos les sacrifices se célébraient avec de la danse et de la musique. Des jeunes gens se réunissaient ensemble : les uns dansaient au son de la flûte et de la cithare et les plus habiles, séparés des autres, dansaient seuls aux chansons.

« L'ancienne fable du Protée égyptien ne me paraît pas autre chose que l'emblème d'un danseur habile dans la pantomime, qui avait l'art de s'assimiler à tout et de prendre ainsi toutes sortes de formes ; en sorte que, par la rapidité de ses mouvements il imitait la fluidité de l'eau, la vivacité de la flamme, la férocité d'un lion, la colère d'un léopard, l'agitation d'un astre, en un mot tout ce qu'il voulait.

« Après ces exemples, il est juste de mentionner la danse des Romains consacrée à Mars, le plus belliqueux de leurs dieux et exécutée par les plus distingués, nommés Saliens, du nom de leur sacerdoce ; danse pleine de noblesse et de sainteté.

« Les Dionysiaques et les Bacchanales se passaient toutes en danses ; il y en avait trois genres principaux : le Cordax, le Sicinnis, et l'Eumélie inventés tous trois par des Satyres qui leur avaient donné leur propre nom.

« Socrate qui aimait la danse ne la vit que lorsqu'elle commençait à naître, jamais il n'a connu cette beauté qu'elle a acquise depuis. S'il voyait à présent ceux qui l'ont amenée à sa perfection, je suis sûr qu'il abandonnerait tout le reste pour ne s'adonner qu'à ce spectacle et voudrait qu'on enseignât la danse aux enfants avant toute autre chose. »

« C'est sous le règne d'Auguste que la danse a acquis sa perfection ».

Citant les anciennes danses, Lucien parle du genre phrygien fait pour le vin, l'ivresse et la table et dansé souvent par des gens grossiers qui accompagnent leur pas violent et fatiguant d'un chant lascif soutenu par une flûte; il est encore en usage dans les campagnes.

« La danse n'est pas un de ces arts faciles, mais une sorte de complément de toutes les sciences, de la musique, du rythme, de la géométrie, de la philosophie, de la physique et de la morale. Elle peint les mœurs et les passions. Elle a encore beaucoup d'affinité avec la peinture et la sculpture dont elle paraît imiter les heureuses proportions et, à cet égard, elle ne le cède en rien à Phidias et à Apollon.

« Le fond de toute la danse est l'histoire antique.

« L'érudition du danseur n'a pas de bornes, et son cerveau, comme une bibliothèque, doit contenir toute les légendes et toutes les chronologies ». Evidemment il s'agit là de la pantomime. Lucien remplit des pages de tous les sujets que l'acteur peut raconter avec des gestes et après avoir énuméré toutes les qualités que doit posséder un danseur, particulièrement la beauté, l'agilité, la force et l'élégance, il conclut que la danse est le plus beau des arts.

Pour continuer à parler de l'amour qu'il avait pour toutes les esthétiques, je citerai encore la description de la riche maison où il fit un discours : « Considérez, et la difficulté, et ma hardiesse d'essayer, sans couleurs, sans pose et sans cadre, le dessin de tant d'images ; on ne peut faire qu'une légère esquisse au moyen du langage. »

Il raconte les sujets représentés dans les peintures : Persée et Andromède, Oreste et Pylade tuant Egisthe, Apollon regardant jouer le jeune Branchus, Vulcain poursuivant Minerve, Orion aveugle venant demander au soleil de lui rendre la vue, Ulysse

contrefaisant l'insensé, Médée jetant un regard terrible sur ses enfants qu'elle va immoler.

Les murailles de Pompéi nous ont rendu des répliques de ces compositions célèbres, les peintres modernes s'en sont inspirés et ont pu les reproduire grâce au récit de Lucien qui, en véritable artiste, décrit les attitudes, les expressions et les effets de couleur.

Lucien fit de brillantes excursions dans le domaine de la fantaisie. Son *Histoire véritable* est un chef-d'œuvre d'imagination et de plaisantes allusions. Il trouve qu'Hésiode, Homère et les poètes ont eu le tort de raconter des choses invraisemblables, avec un grand sérieux et ayant l'intention évidente de nous les faire croire, il se reconnaît le droit, lui aussi, d'écrire des récits absurdes, mais il aura la conscience d'avertir le lecteur qu'il invente, qu'il présente uniquement les résultats de ses rêveries littéraires: « J'ai résolu, n'ayant rien de vrai à raconter, vu qu'il ne m'est arrivé aucune aventure digne d'intérêt, de me rabattre sur un mensonge beaucoup plus raisonnable que celui des autres; car, n'y aurait-il dans mon livre, pour toute vérité, que l'aveu de mon mensonge, il me semble que j'échapperais aux reproches adressés par moi aux autres narrateurs, en convenant que je ne dis pas un seul mot de vrai. Je vais donc raconter des faits qui ne me sont pas arrivés, des aventures que je n'ai jamais eues et que je ne tiens de personne; j'y ajoute des choses qui n'existent nullement et qui ne peuvent pas être : Il faut donc que le lecteur n'en croie absolument rien. »

Ceci dit, il s'embarque pour l'Amérique, ou du moins il y part avec cinquante jeunes gens de son âge, et dépassant les colonnes d'Hercule, il s'élance sur la vaste mer pour savoir quelle est la limite de l'Océan, et quels sont les hommes qui en habitent le rivage opposé. C'est exactement le programme de Christophe Colomb.

Après quelques jours de navigation ils rencontrèrent l'île du vin, ou des vignes énormes font jaillir de leurs troncs des sources de vin qui deviennent des fleuves, les poissons qu'on y pêche sentent l'alcool et si on les manges, vous grisent. Il y a même des forêts de vignes-femmes, moitié arbre, moitié bacchante, dont la beauté est enivrante.

L'auteur reconnaît là une colonie fondée par Bacchus. Bacchus et Hercule ont été les grands explorateurs des temps héroïques. On a contesté leurs voyages, on les a traités de fables ; Lucien semble tout heureux de prouver par sa découverte la vérité de ces récits ; il fixe un point d'Histoire.

« Nous reprenons la mer, écrit le narrateur, mais une bourrasque soudaine vient nous assaillir avec une telle violence qu'après avoir fait tournoyer notre vaisseau, elle le soulève en l'air à plus de trois mille stades et ne le laisse plus retomber sur la mer ; la force du vent engagé dans nos voiles nous tient en suspens et nous emporte de telle sorte que nous naviguons en l'air pendant sept jours et sept nuits. Le huitième jour nous apercevons une espèce d'île brillante de forme sphérique, éclairée d'une vive lumière : c'était la Lune. »

Le pays est peuplé et bien cultivé, le roi se nomme Endymion, il parle grec : ça c'est une chance. Il accueille fort bien les étrangers qui, la nuit venue, aperçoivent plusieurs îles voisines ; les unes plus grandes, les autres plus petites, toutes couleur de feu ; au-dessus l'on voyait encore une autre terre avec des fleuves, des villes, des forêts, des mers, des montagnes. On apprit aux voyageurs que c'était celle qu'ils avaient habitée.

Au moment où nos hommes débarquèrent dans la lune, le roi Endymion venait de déclarer la guerre à Phaéton, roi du Soleil, pays également très peuplé, pour des questions de frontière et de sphère d'influence. Ces difficultés sont toujours irritantes et délicates à résoudre, même lorsqu'il s'agit de territoires aussi bien délimités que le Soleil et la Lune. Le roi de la Lune avait envoyé une colonie pour peupler l'étoile du matin qui était inhabitée, aussitôt le roi du Soleil revendiqua cette planète à laquelle il ne pensait nullement avant la tentative d'Endymion. La guerre fut déclarée et Endymion était fort occupé à organiser son armée.

Comme il existe des relations suivies entre les habitants des diverses planètes, tout le monde y fait de l'aviation ; on utilise pour cela des oiseaux énormes : vautours, grues, autruches, fourmis, pucerons, que l'on dresse à être chevauchés. On emploie aussi des légumes ailés. Endymion put créer ainsi de beaux régiments de cavalerie.

Quant à l'infanterie, voici. Tout le monde sait l'influence de la lune sur la pousse des légumes ; il est naturel que sur cet astre les végétaux prennent des proportions anormales ; avec une enveloppe de fève on fait un casque solide, les boucliers sont des champignons et les lances des asperges.

Pour faire évoluer les deux armées rivales l'on tissa du soleil à la lune une belle toile d'araignée sur laquelle eut lieu la bataille que Lucien décrit en historien très au courant de la stratégie militaire.

Les lunatiques sont vainqueurs, et, pour perpétuer la mémoire

de leur action d'éclat, ils élèvent deux trophées avec inscription, l'un sur la toile d'araignée, l'autre sur un nuage, afin que les voyageurs futurs puissent, en passant, apprendre le succès remporté par les soldats de notre satellite.

Lucien donne sur les habitants de la lune quantité de détails étranges scrupuleusement observés, notamment que leurs yeux sont en verre et qu'ils les quittent quand ils n'en ont pas besoin ou qu'il faut les faire réparer: leur nourriture rappelle, non sans ironie, celle qu'on offre aux dieux. Ils allument du feu et font rôtir, sur les charbons, des grenouilles ailées, puis ils s'asseyent autour de ce feu comme autour d'une table et se régalent en avalant la fumée qui s'exhale du rôti. Tel est leur plat solide; leur boisson est de l'air pressé dans un vase.

Il a l'occasion d'éclaircir un point de météorologie qui, de son temps n'était pas encore expliqué. Dans la lune les vignes produisent de l'eau, les grains de raisin ressemblent à des grêlons, aussi je crois, dit notre voyageur, que quand un coup de vent agite ces vignes, alors il tombe chez nous de la grêle qui n'est autre chose que ces raisins égrenés.

Lucien obtient d'Endymion la permission de quitter la lune. Il part comblé de présents, escorté par mille Hippogypes, cavaliers montés sur des vautours à trois têtes.

Il put visiter plusieurs planètes, entre autres celle qui est habitée par les âmes de toutes les lampes du monde, ce qui lui donne un éclat extraordinaire. Il fut reconnu par la lampe de sa maison. De joie elle versa des larmes d'huile et lui dit: « Tu vois je suis toujours allumée et tu me retrouveras vivante ».

Enfin il parvint à regagner la terre où il reprit sa navigation. Mais son navire fut avalé corps et biens par une énorme baleine. L'intérieur du poisson était très habitable; il y avait des forêts, des villages, des hommes qui se faisaient la guerre. Un incendie de forêt rendit le monstre malade et notre voyageur put enfin reprendre la mer.

Il découvrit encore des pays étranges: le pays du feu, le pays de la glace et dans une mer de lait, l'île Fromage dont les habitants se nourrissent en mangeant le sol qui les porte. Un jour il aborda l'île des Bienheureux où séjournent les héros et les femmes célèbres.

Lucien ne peut se retenir à ce sujet d'écrire un nouveau dialogue des morts: il rencontre Hélène, il cause avec Alexandre, et comme il a l'intention de toucher à l'île de Calypso il demande à Ulysse une lettre d'introduction. Dans cette lettre le voyageur

homérique régrette vivement de ne pas avoir partagé l'immortalité de la belle nymphe. Au séjour des héros, condamnés au bonheur à perpétuité, il s'ennuie énormément. La joie qu'il se promettait pour son retour à Ithaque n'a été qu'une déception : sa maison au pillage, Pénélope un peu défraîchie et pourtant courtisée. Il fut obligé de se mettre en colère et de massacrer les prétendants ; Télémaque a été gentil, mais son autre fils Télégone l'a tué tout simplement. Ah ! si c'était à refaire.

Nous ne pouvons suivre indéfiniment notre infatigable voyageur. Il s'arrête pourtant en rencontrant la « terre opposée à la nôtre » ; il avait donc découvert l'Amérique.

Il annonce qu'il racontera le récit de son retour dans *les livres suivants*. Il vaut mieux penser qu'une fois de plus il a plaisanté.

En lisant cette fantastique relation de voyage, on pense à Simbad, le marin, des Mille et une nuits, à Panurge dans ses aventures, à Gulliver, à Candide et aux romans de Jules Verne. Jusqu'au caricaturiste Töpfer qui, dans *M. Cryptogame*, a utilisé l'incident de la baleine et le vaisseau tourbillonnant.

Les contemporains de Lucien devaient trouver à ces textes un agrément particulier, une saveur spéciale. Lucien a voulu parodier les anciens auteurs, c'est Homère qui lui dicte ses phrases, il écrit en style pompeux sa propre odyssée et parfois ce sont des phrases entières d'Hérodote qu'il copie et, en changeant un simple mot, cela devient comique. Ses lecteurs se sont amusés et s'amusent encore ; quant à lui à coup sûr il s'est fort diverti.

Pour exprimer ses idées, Lucien s'est beaucoup servi du dialogue. Cette forme de littérature animée, pleine de mouvement et de force donne à sa prose une allure incisive tout à fait caractéristique. Outre les séries qu'il a intitulées : Dialogue des dieux, Dialogues marins, Dialogues des morts, Dialogues des courtisanes, presque toutes ses œuvres sont rédigées comme des scènes de comédie. Il explique lui-même pourquoi il a choisi cette manière d'écrire :

« Dans le principe, il n'y avait ni rapport, ni amitié entre le Dialogue et la Comédie. L'un relégué au logis ou borné à quelques promenades avec des intimes, n'étendait pas plus loin ses entretiens (critique des entretiens de Socrate) ; l'autre toute entière à Bacchus vivait en plein théâtre, s'ébattait, faisait rire, lançait des traits piquants, marchait au son de la flûte et parfois se donnant carrière dans des vers anapestiques, elle s'amusait aux dépens des amis du Dialogue, les appelant songeurs, pourchasseurs d'idées en l'air et autres choses semblables ; et parais-

sant n'avoir d'autre but que de les tourner en ridicule et d'abuser contre eux de la liberté bacchique. (Allusion aux pièces d'Aristophone). Mais le Dialogue ne tenait que de graves entretiens, des discours philosophiques sur la nature et sur la vertu, si bien qu'il y avait entre la comédie et lui la différence qui existe, en musique, entre la note la plus grave de la première octave et la note la plus aiguë de la deuxième. Nous cependant, nous avons osé rapprocher deux genres tout à fait éloignés et accorder des choses tellement discordantes qu'elles ne semblaient susceptibles d'aucun lien commun ».

Abordons les Dialogues des dieux et nous allons assister aux scènes étranges et grotesques de divinités parlant comme des gens du commun et de mortels interpellant les maîtres de l'Olympe, comme s'ils étaient leurs égaux. Voyez ce que dit Timon le riche Athénien devenu pauvre :

« O Jupiter, protecteur de l'Amitié, dieu des hôtes, des amis, du foyer, des éclairs, des serments, des nuées, du tonnerre, ou sous quelque nom que t'invoque le cerveau brûlé des poètes surtout quand ils sont embarrassés pour la mesure ; car alors ils te donnent toutes sortes de noms afin de soutenir la chute du sens et de remplir le vide du rythme : qu'est devenu le fracas de tes éclairs, le long murmure de ton tonnerre?... Et ce carreau si vanté que tu portais si loin que tu tenais toujours à la main ; il s'est éteint, il s'est refroidi et n'a pas gardé la moindre étincelle de colère contre les méchants.

« ..... Aussi as-tu recueilli le prix de ton insouciance ; on ne couronne plus les statues, si ce n'est par hasard à Olympie ; encore celui qui le fait ne croit-il pas remplir un devoir rigoureux, mais simplement payer tribut à un antique usage ».

« Mais laissons de côté les affaires générales, parlons des miennes. Après avoir fait monter sur le pinacle une foule d'Athéniens, les avoir élevés de la pauvreté à la richesse, secouru tous ceux qui étaient dans l'indigence, répandu avec profusion mes trésors sur mes amis, me voilà devenu pauvre et l'on ne me connaît plus, et je n'ai pas même un regard de ceux qui courbés et rampant devant moi attendaient en suspens un signe de ma tête. Si par hasard je les rencontre sur ma route, il semble qu'ils aperçoivent la colonne de quelque tombeau antique, ils passent sans lire..... Souffle sur ta foudre ».

Jupiter qui entend ces choses croit avoir affaire à quelque philosophe impie, Mercure lui explique que c'est Timon le riche qui veut faire croire qu'il a été victime de sa sympathie envers les

malheureux quand il ne doit s'en prendre qu'à sa folie, qu'à sa niaiserie, au mauvais choix de ses amis. Et maintenant il travaille la terre pour vivre.

Le Dieu qui n'a pas de rancune délègue Plutus le dieu de la richesse ; mais Timon le reçoit fort mal, il ne veut plus de la fortune qui a causé tous ses malheurs ; il se déclare enchanté de gagner son pain par son travail ; pourtant par esprit de vengeance, il se ravise, il redevient riche, fait venir tous ses flatteurs et les assomme.

Voilà de la belle misanthropie !

Shakespeare a utilisé cet épisode pour en faire son Timon d'Athènes et Molière y a puisé les éléments de son Misanthrope, qui a, on le sait, une toute autre allure.

Dans les *Dialogues des Dieux*, Lucien fait de l'Olympe un intérieur bourgeois. Junon jalouse passe son temps à faire des scènes à son mari. Jupiter accouche tantôt par la tête pour Minerve, tantôt par la cuisse pour Bacchus. Nous assistons à ce dernier événement :

« NEPTUNE. — Peut-on, Mercure, entrer chez Jupiter ?

« MERCURE. — Non, Neptune.

« NEPTUNE. — Annonce toujours.

« MERCURE. — Ne me presse pas davantage, le moment est mal choisi, te dis-je ; tu ne peux le voir en cet instant, Jupiter est malade.

« NEPTUNE. — Quelle est sa maladie, Mercure? ce que tu dis est étonnant.

« MERCURE. — J'ai honte de te le dire, mais c'est comme cela.

« NEPTUNE. — Il ne faut pas te gêner avec moi qui suis ton oncle.

« MERCURE. — Eh bien, Neptune, il vient d'accoucher tout à l'heure. (Stupéfaction de Neptune !...)

Notre auteur s'égaie avec aisance des amours terrestres et célestes qui préoccupent les dieux et les déesses. Tout en buvant le Nectar on se raconte à l'oreille ces faits-divers dont on rit.

Mercure entre en scène, même souvent, il s'en plaint.

« J'ai tant de choses à faire, seul, accablé, tiraillé par toutes sortes d'emplois. Dès le matin il faut que je me lève pour balayer la salle du banquet, puis, quand j'ai étendu les tapis pour l'assemblée et tout mis en ordre il faut que je me rende auprès de Jupiter pour porter ses décrets, en haut, en bas, comme un vrai courrier. A peine de retour et tout couvert de poussière, il faut lui servir l'ambroisie et avant l'arrivée de l'échanson dont

il a fait récemment emplette c'était moi qui lui versais le nectar. Mais le plus désagréable de tout, c'est que seul, de tous les dieux je ne ferme pas l'œil de la nuit ; il faut que j'aille conduire les âmes chez Pluton, que je lui amène les morts et que je siège au tribunal. Les travaux du jour ne me suffisent pas. Ce n'est pas assez que d'assister aux palestres, de faire office de héraut dans les assemblées, de donner les leçons aux orateurs, je suis préposé en même temps à tout ce qui regarde les pompes funèbres.

« Enfin je suis harassé et si je pouvais, j'aimerais mieux être mis en vente comme les pauvres esclaves de la terre. »

Là-dessus il repart à ses courses craignant qu'un retard lui amène des coups.

Dans le dialogue des morts, ce sont encore des dieux qui interviennent pour être amoindris, ridiculisés dans leur rôle funéraire comme ils le sont dans leur rôle céleste par cet impie de Lucien.

« CHARON. — Sachez où nous en sommes, notre barque, vous le voyez, est petite, pourrie de toutes parts, pour peu qu'elle penche d'un côté, elle va chavirer et sombrer. C'est qu'aussi vous arrivez en si grand nombre et avec tant de bagages. Oui si vous montez avec tous ces paquets, je crains que vous ne vous en repentiez bientôt, surtout ceux qui ne savent pas nager. » Les morts pourraient se noyer.

Et chacun es obligé de jeter à l'eau : sceptres, trophées, riches armures, luxueux vêtements, bijoux, beauté, jeunesse.

« MERCURE. — Je t'ai apporté d'après ta commission une ancre de 5 drachmes.

« CHARON. — C'est cher. »,

« MERCURE. — Par Pluton je l'ai achetée cinq bonnes drachmes, et une courroie à relier les rames : deux oboles.

« CHARON. — Mets cinq drachmes et deux oboles.

« MERCURE. — Plus une aiguille pour raccommoder la voile, cinq oboles.

CHARON. — Ajoute-les.

MERCURE. — Plus de la cire pour boucher les trous, etc... »

Mais Charon ne peut pas payer, parce que pour le moment il n'y a ni guerre, ni peste, les affaires ne vont pas. C'est la morte saison.

Le thème de ces dialogues funéraires, c'est que les riches sont punis et les pauvres récompensés.

Dans une autre scène, Diogène profite de cette circonstance

que Pollux passe un jour aux enfers et un jour dans le ciel pour le charger de faire ses commissions sur la terre.

« Diogène. — Veux-tu te charger d'une commission pour les philosophes ?

« Pollux. — Parle, ça ne sera pas lourd à porter

« Diogène. — Dis-leur de faire trêve à leurs extravagances, à leurs disputes sur les universaux, à leurs fabriques de crocodiles, à toutes ces questions saugrenues qu'ils enseignent à la jeunesse.

« Pollux. — Mais ils diront que je suis un ignorant.

« Diogène. — Eh bien, dis-leur de ma part d'aller... se laver.

« Pollux. — Je le leur dirai, Diogène.

« Diogène. — Quand aux riches, mon cher petit Pollux, dis-leur aussi de ma part : « Pourquoi donc, insensés, gardez-vous cet or ? Pourquoi vous torturer à calculer les intérêts, à entasser talents sur talents, vous qui devez bientôt descendre là-bas avec une seule obole ? »

« Pollux. — Tout cela leur sera dit.

« Diogène. — Mais aux pauvres dont le nombre est grand et qui, mécontents de leur sort déplorent leur indigence, dis-leur, Laconien, de ne plus pleurer, de ne plus gémir, apprends-leur, qu'ici règne l'égalité, qu'ils y verront les riches de la terre réduits à leurs propres conditions. »

Ces critiques sociales sont peu de chose à côté du persiflage que Lucien adresse sans crainte et sans pudeur aux être divins.

Dans *Jupiter confondu*, Cyniscus, philosophe de la secte de Diogène, comme l'indique son nom, va trouver Jupiter; nouveau Titan, il escalade le ciel pour interpeller le maître des Dieux. Il lui demande d'abord si ce ne sont pas les Parques, qui sont maîtresses de la vie des hommes et s'il est vrai que les dieux ne peuvent rien changer à la volonté de ces fileuses. Jupiter en convient; alors Cyniscus demande quel rôle joue la Fortune et si le Destin n'écrit pas d'avance sur son livre tout ce qui doit arriver, si les Atrides par exemple n'ont pas commis, malgré eux, des crimes atroces que leur imposait leur destinée. Jupiter reconnaît que tout cela est parfaitement exact.

« Jupiter. — Je ne sais pas où tu veux en venir avec tes questions.

« Cyniscus. — Le voici, Jupiter; et je te supplie au nom des Parques et de la Destinée de m'entendre sans humeur et sans colère, te dire franchement la vérité. Si les choses sont comme nous l'avons dit et si les Parques sont réellement nos souveraines,

et que l'on ne puisse rien changer à ce qu'elles ont une fois résolu, pourquoi donc, nous autres hommes, vous offrons-nous des sacrifices? Pourquoi nous immolons-nous des hécatombes vous demandant en échange toutes sortes de biens? Je ne vois pas quel profit nous pouvons retirer de ce culte si nos prières ne peuvent obtenir l'éloignement des maux, ni aucune faveur que les dieux dispensent. ».

Continuant l'interrogatoire, car le trône de Jupiter ressemble à un banc d'accusés, le philosophe montre la vie malheureuse, pénible, que mènent certains dieux, leur impuissance à réprimer le mal.

« JUPITER. — Prends garde, Cyniscus, tes discours deviennent insolents et tu pourrais bien t'en repentir.

« CYNISCUS. — Trève de menaces, tu sais qu'il ne peut m'arriver que ce que les Parques auront décidé avant toi ; et puis je vois que les sacrilèges, loin d'être punis vous échappent presque tous. La destinée, je pense, ne veut pas qu'ils soient pris ».

Ceci était écrit au moment où des voleurs avaient enlevé tout l'or qui ornait la statue du dieu d'Olympie.

Puis on parle des oracles dont Cyniscus montre la fausseté et l'inanité.

« JUPITER. — Mais tu ne nous laisses rien, nous ne sommes donc plus des dieux que pour rire, si notre providence n'a aucun pouvoir sur les affaires humaines et si nous ne méritons pas plus de sacrifices que des tarières et des haches; je crois, ma foi, que tu te moques de moi en me voyant, moi qui suis prêt à lancer la foudre, supporter patiemment de tels propos.

« CYNISCUS. — Frappe, Jupiter. S'il est écrit que je dois être frappé, je ne t'accuserai pas du coup, mais Clotho la Parque qui m'aura blessé par ton bras. Mais dis-moi, laissant en paix les sacrilèges et les brigands, tant d'hommes effrontés, violents et parjures, pourquoi foudroyez-vous la plupart du temps un chêne, une pierre, le mât d'un navire qui n'en peut mais, quelques fois même un vertueux et honnête voyageur? Pourquoi ne réponds-tu pas, Jupiter ? Ne m'est-il pas permis de savoir cela ?

« JUPITER. — Non Cyniscus, tu es trop curieux, je ne sais pas où tu as pris tout ce que tu viens entasser contre moi ; tu ne sais donc pas quelles punitions attendent les scélérats après leur vie et de quelles félicités jouiront les justes ?

« CYNISCUS. — J'ai entendu parler d'un certain Minos de Crète qui exerce, aux enfers, les fonctions de juge; tu peux m'en dire des nouvelles puisqu'il est ton fils. Quels sont ceux qu'il punit surtout?

« JUPITER. — Les méchants tels que les homicides, les sacrilèges.

« CYNISCUS. — Et quels sont ceux qu'il envoie chez les héros ?

« JUPITER. — Les bons, les saints, ceux qui ont toute leur vie pratiqué la vertu.

« CYNISCUS. — Et pourquoi cela, Jupiter?

« JUPITER. — Parce que les uns ont mérité une récompense et les autres un châtiment.

« CYNISCUS. — Et si quelqu'un a commis un crime involontairement, est-il juste de le punir ?

« JUPITER. — Non.

« CYNISCUS. — Et si sans le vouloir on a fait une bonne action, mérite-t-on d'être récompensé ?

« JUPITER. — Pas d'avantage.

« CYNISCUS. — Par conséquent, Jupiter, Minos ne doit punir ni récompenser personne.

« JUPITER. — Comment, personne ?

« CYNISCUS. — Parce que nous autres hommes, nous ne faisons rien par notre volonté, nous sommes soumis aux ordres d'une nécessité inévitable, à savoir que la Parque est la cause souveraine. Si quelqu'un commet un meurtre c'est elle qui le commet ».

Là dessus Jupiter se met en colère et s'en va. Constatons avec quelle audace Lucien s'attaque aux divinités de son pays. Toute la métaphysique y passe, le ciel, l'enfer, les lois de justice et l'on voit :

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud.

Dans *Jupiter tragique* Lucien montre tout l'Olympe dans la consternation. Jupiter pour marquer sa douleur ne fait que réciter des vers tragiques et voici ce qu'il explique :

« JUPITER. — Hier le stoïcien Timocles et l'épicurien Damis ont eu, je ne sais à quel propos, une dispute sur la Providence et cela devant une assemblée nombreuse et distinguée. Damis prétendait qu'il n'y a point de dieux, qu'ils ne dirigent, ni ne surveillent les choses humaines, Timocles en galant homme s'est efforcé de plaider notre cause. La dispute n'est pas finie, on est convenu de la reprendre et de l'achever.

« Vous voyez le danger et à quelles extrémités nous sommes réduits, tout dépend d'un seul homme ».

Les dieux discutent sur les moyens de se tirer d'affaire et finalement se taisent pour écouter les deux orateurs.

« TIMOCLES. — Que dis-tu, sacrilège Damis, qu'il n'y a pas de dieux et que leur providence ne veille pas sur les hommes ?

« DAMIS. — Non il n'y en a point, mais d'abord, réponds toi-même. Quelles raisons te portent à croire qu'ils existent ?

« TIMOCLES. — Pas du tout, c'est à toi, scélérat; de répondre.

« JUPITER. — Jusqu'ici le nôtre fait merveille, il crie le plus fort. Courage, Timocles, couvre-le d'injures, c'est là ta force ».

« TIMOCLES. — Non, par Minerve, je ne répondrai pas le premier.

« DAMIS. — Eh bien, alors Timocles, interroges-moi le premier, mais pas d'injures je te prie ?

« TIMOCLES. — Tu as raison. Dis-moi donc, coquin, crois tu que les dieux exercent une providence ?

« DAMIS. — Non.

« TIMOCLES. — Que dis-tu, rien n'est conduit par leur sagesse.

« DAMIS. — Rien.

« TIMOCLES. — Aucun dieu n'a le soin de régler l'Univers ?

« DAMIS. — Aucun.

« TIMOCLES. — Tout est emporté au hasard par une force aveugle ?

« DAMIS. — Oui.

« TIMOCLES. — Eh quoi, citoyens vous entendez cela de sang-froid vous ne lapidez pas cet impie ?

« DAMIS. — Qui es-tu donc pour te fâcher si fort en faveur des dieux lorsqu'ils ne se fâchent pas eux-mêmes, et prendre

Les intérêts du ciel plus qu'il ne fait lui-même?

« TIMOCLES. — Ils ne tarderont pas à te punir.

« DAMIS. — Et quand en auraient-ils le temps, ayant un si grand nombre d'affaires sur les bras ils sont occupés à régler celles du monde qui sont infinies. Qui a pu t'engager à croire à la Providence des dieux ?

« TIMOCLES. — L'ordre de l'univers, le retour périodique des saisons, le développement des plantes, la reproduction des animaux, toutes ces merveilles ne te paraissent-elles pas être les effets d'une Providence ?

« DAMIS. — C'est là, Timocles, une pétition de principe. Il n'est pas évident que ces merveilles soient l'œuvre d'une volonté. Ces phénomènes demeurent les mêmes et obéissent à des lois constantes que les dieux ne peuvent changer. »

La discussion dure longtemps. Les dieux la suivent avec anxiété, finalement Damis triomphe.

« Et nous, s'écrie Jupiter, qu'est-ce que nous faisons après cela ?

Mercure conclut :

On ne reçoit d'affront que celui qu'on avoue.

Nous allons connaître maintenant ce que Lucien pensait des philosophes qui l'entouraient et, comme il aime à faire parler les dieux, c'est Jupiter qui nous donnera l'opinion de Lucien. Le maître des Dieux s'excuse auprès de Timon, dont nous avons déjà parlé, de n'avoir pu s'occuper de lui.

« JUPITER. — ... Tant d'occupations... la crainte des sacrilèges... il est si difficile de s'en garantir que je n'ai pas le temps de fermer l'œil ; tout cela m'a empêché depuis longtemps de jeter un regard sur l'Attique, surtout depuis que la philosophie et les batailles des mots sont à la mode. Ces disputailleries, ces criailleries m'empêchent d'entendre les prières et il faut que je reste assis, les oreilles bouchées ou que je sois assourdi de leurs vertus, de leurs spiritualités et autres inepties, qu'ils vocifèrent tous ensemble et à haute voix. »

Mais c'est surtout sa vigoureuse boutade des *Sectes à l'encan* qui nous apprend à juger les écoles qui se faisaient concurrence.

C'est Jupiter qui fait vendre les philosophes, Mercure dirige les enchères et la farce commence :

« MERCURE. — Eh le pythagoricien, fais-toi voir, je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable. Qui est-ce qui achète? Qui veut être au-dessus de l'homme? Qui veut connaître l'harmonie de l'univers et revivre après sa mort ?

« LE MARCHAND. — Il n'a pas mauvais air. Que sait-il?

« MERCURE. — L'arithmétique, l'astronomie, la magie, la géométrie, la musique, la fourberie. Tu vois là un excellent devin.

« LE MARCHAND. — Est-il permis de l'interroger ?

« MERCURE. — Interroge. »

« LE MARCHAND. — Si je t'achète que m'enseigneras-tu ?

« PYTHAGORE. — Je ne t'enseignerai pas, je te ferai ressouvenir.

« LE MARCHAND. — Comment me feras-tu ressouvenir ?

« PYTHAGORE. — En purifiant d'abord ton âme et en la nettoyant de ses ordures.

« LE MARCHAND. — Eh bien, imagine qu'elle est purifiée, comment me donneras-tu la réminiscence ?

79586

« PYTHAGORE. — En commençant par t'imposer un calme parfait, le mutisme absolu de cinq années, etc... »

Pythagore dit qu'il s'est instruit en Egypte; il se trompe ou nous trompe. Par le système qu'il nous développe, il est un pur brahamane, un adepte du Vedantisme. Interrogé sur sa manière de vivre, Pythagore dit : « Je ne mange rien qui soit en vie, tout le reste m'est permis sauf les fèves. »

Il donne plusieurs raisons de cette interdiction, mais la plus forte, c'est que les Athéniens s'en servent pour élire les magistrats. Donc l'idée n'est pas indienne et montre que Pythagore n'aimait pas la politique.

C'est le tour de Diogène :

« JUPITER. — Qu'on leur en fasse voir un autre. »

« MERCURE. — Eh l'homme à la besace et à la tunique sans manches viens ici, fais le tour de la salle. A vendre une vie mâle et courageuse, une vie libre, qui est-ce qui achète ?

« LE MARCHAND. — Que dis-tu, crieur ? Tu vends une vie libre ?

« MERCURE. — Oui. »

« LE MARCHAND. — Tu ne crains pas qu'il ne te cite devant l'aréopage ?

« MERCURE. — Il ne se soucie pas d'être mis en vente : il n'en pense pas moins être libre.

« LE MARCHAND. — A quoi peut servir un homme aussi crasseux, quelle est sa patrie, sa profession ?

« MERCURE. — Interroge-le toi-même.

« LE MARCHAND. — J'ai peur, à voir cette figure sombre et farouche qu'il n'aboie après moi si je l'approche, et, ma foi, qu'il ne me morde.

« MERCURE. — N'aie pas peur, il est apprivoisé.

« LE MARCHAND. — D'abord, mon ami, dis-moi : D'où es-tu ?

« DIOGÈNE. — De partout.

« LE MARCHAND. — Que veux-tu dire ?

« DIOGÈNE. — Tu vois un citoyen du monde.

« LE MARCHAND. — Qui donc imites-tu ?

« DIOGÈNE. — Hercule. Je fais la guerre aux voluptés; j'ai entrepris de nettoyer la vie humaine. Je suis libérateur des hommes et médecin des passions, en un mot je veux être l'interprète de la liberté et de la franchise.

« LE MARCHAND. — A merveille, mon cher interprète, si je t'achète, comment m'instruiras-tu ?

« DIOGÈNE. — En te prenant comme disciple, je commencerai

par te dépouiller de ton bien-être, je t'enfermerai dans l'indigence, ensuite je te forcerai à peiner, à travailler, dormant sur la terre, buvant de l'eau, ne mangeant que ce qui te tombe sous la main. Si tu as des richesses, tu les jetteras à la mer; tu ne te soucieras plus de femme, d'enfant, de patrie ; tout cela pour toi ne sera que fadaise; si l'on te donne des coups de fouet, si l'on te met à la question, tu ne croiras pas que ce soit mal.

« LE MARCHAND. — Que dis-tu là, je n'éprouverai point de douleur si l'on me fouette ?

« DIOGÈNE. — Voici maintenant les qualités que je veux te voir acquérir : d'abord, sois effronté, insolent, impudent avec tout le monde, rois et particuliers. Loin de toi la douceur, la pudeur, la modération. Seul au milieu de la foule, ne te lie avec personne. Enfin quand tu le voudras, mange un polype cru et meurs. Voilà le bonheur que nous promettons.

« LE MARCHAND. — Fi donc, tout cela est hideux et indigne d'un homme.

« DIOGÈNE. — C'est du moins bien aisé mon cher et facile à mettre en pratique, tu n'auras pas besoin pour cela d'instruction, de livres et autres sornettes. Tu arriveras à la gloire par le plus court chemin.

Maintenant, c'est Aristippe :

« MERCURE. — Allons, attention tout le monde c'est un article très beau et qui demande un riche amateur. C'est la vie suave, la vie trois fois heureuse. Qui est-ce qui veut de la volupté ?

« LE MARCHAND. — Viens ici et dis-nous ce que tu sais faire ?

« MERCURE. — Ne l'importune pas; il est ivre.

« LE MARCHAND. — Alors dis-moi, quels sont ses talents ?

« MERCURE. — Il est bon convive, c'est un cuisinier habile. Enfin il est passé maître en fait de volupté. Le point sommaire de sa philosophie, c'est d'user de tout et de chercher en tout le plaisir.

« LE MARCHAND. — Jette les yeux sur d'autres acheteurs, riches et opulents, moi je ne suis pas en état d'acheter sa vie joyeuse. »

On met en vente Démocrite qui rit et Héraclite qui pleure.

« LE MARCHAND. — Eh l'ami, qu'as-tu donc à rire.

« DÉMOCRITE. — Tu le demandes. Tout ce que vous faites me semble risible et vous-même par-dessus le marché. Il n'y a rien de sérieux au monde, tout est vide, concours d'atômes, infini...

« LE MARCHAND. — Tu te trompes, il n'y a que toi de vide et

d'infiniment sot. Voyez-vous l'insolent ? Et toi, mon cher, pourquoi pleures-tu ?

« HÉRACLITE. — Je regarde toutes les choses humaines, ô étranger, comme tristes et lamentables et rien qui ne soit soumis au destin. Voilà pourquoi je pleure, le présent me semble bien peu de chose, l'avenir désolant, aussi je vous ordonne à tous de pleurer à chaudes larmes, petits et grands ; acheteurs ou non, sanglotez. »

« LE MARCHAND. — Je n'achèterai ni l'un ni l'autre.

« MERCURE. — Encore deux qui restent au magasin.

« JUPITER. — Mets-en un autre en vente.

« MERCURE. — Veux-tu ce bouffon d'Athénien ?

« JUPITER. — Oui. »

Or ce bouffon, c'est Socrate !

« MERCURE. — Viens ici toi, bonne vie à vendre, homme de bon sens ; qui veut acheter cet intéressant personnage ?

« LE MARCHAND. — Dis-moi, ce que sais-tu faire ?

« SOCRATE. — Je sais à fond tout ce qui concerne l'amour. Mais ce n'est pas du corps que je suis amoureux, c'est de la beauté de l'âme.

« LE MARCHAND. — Quel est pour toi l'essentiel de la sagesse ?

« SOCRATE. — Les idées et les modèles des êtres. Tout ce que tu vois, la terre et ce qu'elle porte, la mer et le ciel ont des images invisibles qui existent hors de l'univers.

« LE MARCHAND. — Où existent-elles alors ?

« SOCRATE. Nulle part, car si elles existaient quelque part, elles n'existeraient pas.

« LE MARCHAND. — Mais je ne vois pas ces modèles dont tu parles ?

« SOCRATE. — Naturellement tu es aveugle des yeux de l'âme, mais je vois les images de tous les êtres, je vois un autre toi invisible, un autre moi-même, en un mot je vois tout double. »

Ce charabia qui a l'intention d'expliquer l'âme immortelle séduit l'acheteur qui se fait adjuger Socrate pour 14.000 francs (2 talents).

Alors on met en vente Chrysippe qui sait tout et tient une boutique de syllogismes.

« CHRYSIPPE. — As-tu un fils ?

« LE MARCHAND. — Pourquoi cela ?

« CHRYSIPPE. — Supposons qu'un crocodile te l'ait enlevé et qu'ensuite il t'ait promis de te le rendre, à condition que tu lui dirais au juste s'il est dans l'intention de te le rendre ou non, Quelle est à ton avis la résolution du crocodile ? »

Il en a comme cela un grand assortiment et déballe volontiers sa marchandise; puis c'est le tour d'un disciple d'Aristote qui est en dedans autrement qu'en dehors et sait distinguer en lui, l'ésotérique et l'exotérique.

Enfin on termine la criée par la mise en vente de Pyrrias, dont le nom rappelle Pyrrhon, le sceptique consommé, le doute personnifié.

« Le Marchand. — D'abord dis-moi ce que tu sais ?

« Le Philosophe. — Rien.

« Le Marchand. — Que veux-tu dire par là?

« Le Philosophe. — Que je ne crois à l'existence de rien.

« Le Marchand. — Mais nous, que sommes-nous donc?

« Le Philosophe. — Je n'en sais rien.

« Le Marchand. — Et toi qui es-tu ?

« Le Philosophe. — Je n'en sais absolument rien.

« Le Marchand. — Tu me parais un garçon lourd et stupide. Mais enfin quel est le but de ta science ?

« Le Philosophe. — L'ignorance.

« Le Marchand. — Combien vaut-il ?

« Mercure. — Une mine.

« Le Marchand. — La voici. Eh bien que dis-tu. T'ai-je acheté ?

« Le Philosophe. — Je n'en sais rien.

« Le Marchand. — C'est certain pourtant, je t'ai acheté et je t'ai payé.

« Le Philosophe. — Je m'abstiens et ne décide pas la question.

« Le Marchand. — Malgré cela, suis-moi, car tu es mon esclave.

« Le Philosophe. — Qui sait si tu dis vrai ?

« Le Marchand. — Le crieur, l'argent et le monde qui est ici.

« Le Philosophe. — Y a-t-il du monde ici ?

« Le Marchand. — Je vais tout à l'heure te conduire au moulin et te faire voir que je suis ton maître.

« Le Philosophe. — Je ne décide pas la question.

« Le Marchand. — Et moi, par Jupiter, je la tranche (il le frappe). »

Dans son « *Mariage forcé* », Molière a copié tout au long la scène du philosophe Pyrrhonien, seulement comme il suivait avec soin les conseils de Sarcey, il n'a pas manqué d'écrire la scène « à faire », celle où les rôles sont renversés et quand

Sganarelle a battu le philosophe, celui-ci se révolte et l'autre lui sert la même monnaie.

« MARPHURIUS. — Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi.

« SGANARELLE. — Corrigez s'il vous plaît cette manière de parler, il faut douter de toutes choses et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

« MARPHURIUS. — Ah ! je vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.

« SGANARELLE. — Je m'en lave les mains.

« MARPHURIUS. — J'en ai les marques sur ma personne.

« SGANARELLE. — Il se peut faire.

« MARPHURIUS. — C'est toi qui m'a traité ainsi.

« SGANARELLE. — Il n'y a pas d'impossibilité.

Le dialogue des philosophes à l'encan est suivi d'un autre où Lucien est pris à partie par les sages qu'il a fait vendre ; et l'on voit les philosophes fort en colère, Socrate ne peut retenir sa fureur.

« SOCRATE. — Chargez ! Chargez ! Ecrasez ce coquin d'une grêle de pierres, redoublez avec des mottes de terre et en avant les coquilles d'huîtres. Tombez sur le scélérat à coup de bâton, prenez garde qu'il n'échappe. Charge Platon et toi aussi Chrysippe et toi encore ; faisons la tortue contre lui. C'est un ennemi commun. Il n'est aucun de nous qu'il n'ait outragé. Toi, Diogène, si jamais tu t'es servi de ton bâton, c'est le moment d'en faire usage ; pas de quartier : Quoi donc vous mollissez, Epicure et Aristippe. Aristote, un peu d'ardeur. A merveille. » Le monstre est pris. Nous le tenons, infâme.

« Qu'on l'empale, s'écrie le doux Platon. »

On croirait lire du Rabelais, car en effet Rabelais a imité Lucien.

Lucien, c'est lui la victime, demande à être jugé par la Philosophie elle-même. Il se justifie en disant qu'il a voulu rire, non des sages philosophes, ses maîtres, mais de tous ces faux savants qui encombrent les écoles et qui ne pensent qu'à l'or et au bien-être qu'il procure. Etres vils et méritant d'être vendus sur la place publique.

C'est que, s'il y avait des professeurs dignes de respect, d'autres pour vivre étaient obligés d'employer tous les moyens ; le manteau du philosophe cachait bien des misères. Lucien les raconte et en fait la critique.

Les riches Romains aimaient avoir à leur service un philosophe grec. C'était une sorte d'aumônier qui parlait philosophie

au lieu d'enseigner la foi. On l'engageait ainsi qu'un cuisinier, un porteur de litière, un barbier; il touchait à la domesticité, sauf qu'il avait les manières distinguées, l'air respectable, une longue barbe et un manteau grec.

Lucien s'adressant à un de ses amis qui remplit cet emploi lui dit :

« Tout le monde te connaît pour un grammairien, un orateur, un philosophe; justement ton patron croit honorable pour lui d'avoir un homme de ta sorte, mêlé à ceux qui le précèdent et qui lui font cortège; cela lui donne la réputation d'un amateur de science grecque qui chérit les lettres et les arts. En vérité, mon cher, tu cours grand risque qu'au lieu de tes beaux discours il n'achète de toi que la barbe et le manteau; il faut que tu sois sans cesse avec lui; sans qu'il te soit permis de l'abandonner un seul instant. Tu dois, le matin, te montrer avec tous les domestiques et ne jamais quitter ton poste. Pour lui, appuyant quelques fois la main sur ton épaule, il te débite toutes les inepties qui lui passent par la tête; il veut faire voir à tous ceux qu'il rencontre en route que, même en marchant, il s'occupe des muses et que, dans la promenade, il emploie utilement ses loisirs. »

Lucien écrit cela dans un traité : *Sur ceux qui sont aux gages des grands*. Or, à peine venait-il de publier cette satire, qu'il s'engagea lui-même au service d'un haut personnage; il s'expliqua, il s'excusa, et nous savons ainsi qu'il ne dut pas sa fortune uniquement aux lettres.

Il suppose qu'un ami l'interpelle pour se moquer de lui et il répond : « Fais seulement réflexion à la différence extrême qui existe entre un mercenaire qui consent à vivre dans la maison d'un riche, à devenir son esclave, à passer par toutes les épreuves consignées dans mon livre et l'homme public chargé d'une partie de l'administration, exerçant l'autorité qu'on lui a confiée et recevant, à ce titre, un salaire de l'empereur. Ici la servitude est manifeste, là ce sont des hommes qui ont en mains l'intérêt public, qui se rendent utiles à des villes, à des nations entières. Dans la vie privée, j'ai conservé ma liberté, en public j'exerce une portion de l'autorité suprême et j'administre de concert avec le souverain. »

Je racontai cela dernièrement à quelqu'un que je désirais documenter sur cette étude et, lui, me parlant de ce héros dont je voulais être le Pindare : « Enfin, votre Lucien, il était sous-préfet et, à tout prendre, un arriviste. »

Le mot ne m'a pas choqué, par là Lucien se rapproche davantage de nous et je vous ai prévenu qu'il était un Attique tout à fait moderne.

Pour montrer l'inanité des doctrines, le brillant écrivain ne se contente pas de l'ironie, il essaye de la dialectique et combat les sophistes par leurs propres armes. Il discute avec son ami Hermotimus qui cherche la route menant à la vérité.

« LYCINUS. — (*C'est Lucien*). Dis-moi si la seule route qui conduit à la philosophie est celle de vous autres stoïciens ou s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire, qu'il y a plusieurs autres philosophes.

« HERMOTIMUS. — Il y en a beaucoup, tels que les péripatéticiens, les épicuriens, les disciples de Platon, quelques sectateurs de Diogène d'Anthistène, de Pythagore et beaucoup d'autres encore.

« LYCINUS. — Voudras-tu m'enseigner d'abord à quels signes on peut reconnaître au premier coup d'œil, quel est la meilleure philosophie, celle qui dit la vérité et dont on peut faire choix, sans avoir égard aux autres.

« HERMOTIMUS. — Volontiers, en voyant le plus de monde se porter vers elle, je me suis figuré que c'était la meilleure. »

Ils cherchent ensemble la route de la sagesse et Lycinus fait semblant d'être embarrassé.

« HERMOTIMUS. — Moi, je te délivrerai de cette incertitude; pour peu que tu te fies, Lycinus, à ceux qui ont déjà fait la route, tu ne peux t'égarer.

« LYCINUS. — Desquels parles-tu? Quelle route ont-ils suivie? Quel guide ont-ils pris? C'est toujours le même embarras. »

C'est la dialectique à la Socrate, longuement développée, finement et gaiement présentée, la conclusion est que toutes les sectes se contredisant, aucune n'enseigne la vérité. Hermotimus convaincu renonce à ses études de philosophie.

« HERMOTIMUS. — Pour les philosophes, si par hasard et malgré mes précautions, j'en rencontre un sur mon passage, je l'éviterai, je m'en détournerai comme on fuit les chiens enragés. »

Cet embarras où se trouvaient les jeunes lettrés pour choisir entre les systèmes, le gouvernement romain l'éprouvait aussi.

L'empereur Marc-Aurèle donnait 10.000 drachmes par an aux professeurs de philosophie de chacune des sectes : stoïciens, platoniciens, épicuriens, péripatéticiens. Sans prendre parti pour aucun système, il faisait enseigner en même temps quatre vérités différentes.

Lucien aime à montrer l'indécision des esprits courant à la

recherche de la meilleure des philosophies. Une de ses bonnes inventions est l'aventure qu'il raconte d'un philosophe, qui voulant en avoir le cœur net, prend le parti d'escalader le ciel et d'aller interroger Jupiter. Il a toujours eu du goût pour les voyages aériens.

Ménippe, le philosophe cynique, a voulu comprendre l'univers, savoir quel en était l'ouvrier, le principe, la fin. Il croit devoir s'adresser aux philosophes : « Mais loin de dissiper mon ignorance, dit-il, ils me jetèrent dans des perplexités plus grandes encore, ne m'entretenant que de principes, de fins, d'atomes, de vides, de matières, d'idées et de mille autres choses dont ils me rabattaient chaque jour les oreilles.

« Mais le plus embarrassant pour moi, c'est que la doctrine de l'un n'ayant aucun rapport avec celle de l'autre et leurs opinions étant contraires et diamétralement opposées, ils voulaient cependant tous me convaincre et chacun d'eux essayait de m'attirer à son sentiment particulier. »

Il prend donc le parti de monter au ciel pour se renseigner; il s'attache aux bras des ailes d'oiseaux et ses essais d'aviateur sont assez bien décrits : « D'abord, je ne fais que sauter en m'aidant des mains, et comme les oies, je vole terre à terre en marchant sur la pointe des pieds et en étendant les ailes; puis voyant que la chose me réussissait, je tente une épreuve plus hardie; je m'onte sur la citadelle, je me jette en bas et vole jusqu'au théâtre ». Comme il fait des progrès il s'élance du haut de l'Hymette, fait le tour de Corinthe et revient au Taygette. Il devient de plus en plus habile, s'élance jusqu'à la lune et, de là, saute chez Jupiter.

Il trouve les dieux assemblés : « Mon arrivée imprévue les avait un peu troublés, ils s'attendaient que les hommes allaient bientôt tous arriver chez eux. »

Jupiter, très gracieux se promène avec lui pour lui faire visiter le ciel : « Tout en marchant il me fit plusieurs questions sur les affaires de ce monde. Il me demanda combien le blé valait en Grèce, si le dernier hiver avait été rude, si les légumes avaient besoin de pluie; s'il restait quelqu'un de la famille de Phidias, si on était toujours dans l'intention d'achever le temple d'Olympie, enfin, si le voleur du temple de Dodone avait été pris. » Après que j'eus répondu à toutes ces questions : « Dis-moi, Ménippe, quelle opinion les hommes ont-ils de moi?

« Mais une opinion très pieuse, ils pensent que vous êtes le maître des dieux. »

« Tu plaisantes », répond Jupiter, mieux renseigné qu'il ne veut le paraître.

Inutile de dire que Ménippe descendit du ciel aussi ignorant qu'il l'était auparavant. Les dieux ne savent rien du tout.

Nous avons vu que Lucien ne croyait pas aux dieux du paganisme, qu'il repoussait les philosophies. On peut se demander alors quelle était sa propre conception. Des commentateurs ont dit qu'il était platonicien, d'autres qu'il était stoïcien. On s'égare, Lucien était de la secte de Lucien. Au point de vue social il trouve inique qu'il y ait des riches et des pauvres, il aime les honnêtes gens et déteste les canailles; mais il ne sait pas bien ce qu'il faudrait faire pour améliorer l'humanité.

Suivons-le donc dans ses études de mœurs, feuilletons par exemple, les *Dialogues des courtisanes* qui touchent à la morale et confinent à la philosophie.

Pour en avoir une idée il faut lire *Aphrodite*. Mais si M. Pierre Louys a su rendre la grâce, la finesse, parfois la licence du dialogue, il ne semble pas avoir traduit le sentiment de pitié que Lucien laisse entrevoir.

« La Mère. — Tu t'es mise à chanter pendant qu'il pleurait. Tu ne songes donc pas, ma fille, que nous sommes pauvres. Tu oublies les présents qu'il nous a faits. Comment aurions-nous passé l'hiver dernier si Vénus ne nous eût envoyé ce garçon?

« Philinna. — Eh quoi! faut-il pour cela que je supporte ses outrages?

« La Mère. — De la colère si tu veux, mais pas de mépris. »

Et ailleurs :

Crobyle. — Depuis deux ans que ton père, d'heureuse mémoire, est allé de vie à trépas, tu ne peux pas te figurer comment nous avons vécu. De son vivant nous ne manquions de rien. C'était un excellent forgeron, il s'était fait une grande réputation au Pirée, et tout le monde dit encore aujourd'hui qu'on ne verra jamais un forgeron comme Philinnus. Après sa mort, je fus d'abord obligée de vendre ses tenailles, son enclume et son marteau, le tout deux mines dont nous vécûmes quelque temps : Ensuite j'ai fait de la toile, poussé la navette et tourné le fuseau afin de gagner péniblement de quoi manger et je t'ai élevée comme mon unique espérance. J'ai pensé qu'à ton âge tu me nourrirais à ton tour en te procurant à toi-même de belles toilettes, de l'aisance, des robes de pourpre, des servantes.

« Corinne. — Comment cela maman? Que voulez-vous dire?

« CROBYLE. — En vivant avec les jeunes gens, en les embrassant moyennant finance.

« CORINNE. — Comme Lyra, la fille de Daphnis?

« CROBYLE. — Oui!

« CORINNE. — Mais, maman, c'est une courtisane.

« CROBYLE. — Voyez le grand malheur! Pourquoi pleures-tu, Corinne? »

Lucien s'est sincèrement préoccupé des malheureux, il s'est intéressé aux déshérités de la fortune. Dans son traité de l'amitié, il montre qu'il eût pu se dévouer pour un ami, mais il n'a pas eu, à tout prendre, l'altruisme bouddhique, ni la charité chrétienne.

Pour lui la société des humains se divise en deux catégories : les hommes libres et les esclaves. S'il s'indigne quand on moleste un homme libre, il trouve tout naturel qu'on frappe un esclave et même qu'on le fasse souffrir. Ne le blâmons pas de s'en réjouir car les coups de bâton sont un des effets sûrs, irrésistibles de tous les théâtres comiques et les clowneries à coups de pieds, à coups de poings ne laissent pas que de faire rire le public du XX^e^ siècle. Aussi dans son roman de l'âne, quand il décrit avec tant de vérité les souffrances du baudet, dans lequel on l'a incarné, quand il le représente brisé de fatigue et toujours frappé, couvert de plaies qu'on entretient vives pour qu'il sente mieux les corrections, on se demande s'il veut nous apitoyer ou nous divertir.

Pourtant, Lucien parle souvent avec une certaine indignation de l'inégalité entre les pauvres et les riches. A propos des Saturnales, fêtes qui duraient sept jours pendant lesquels les maîtres servaient et régalaient leurs esclaves, il imagine un échange de lettres entre Saturne, les pauvres et les riches. Ces derniers écrivent au dieu :

« Crois-tu donc, Saturne, que ce n'est qu'à toi seul que les pauvres ont écrit ces inepties? Est-ce qu'il n'y a pas un siècle que Jupiter est assourdi de criailleries pareilles où ils demandent qu'on fasse un nouveau partage des biens et accusent le destin d'avoir fait une répartition inégale et nous de ne pas vouloir leur faire part de nos richesses?

« Mais Jupiter sait bien à qui la faute et voilà pourquoi il ne les écoute que d'une oreille ».

Les riches assurent qu'ils ont souvent invité les pauvres à partager leurs festins, mais chaque fois ils se sont mal conduits, ont commis des excès. Le lettré délicat qu'est Lucien, semble

dire que le peuple n'est pas digne des richesses parce qu'il est mal élevé.

Ce n'est pas, on en conviendra, une façon de résoudre la question sociale.

Mais Lucien sut trouver mieux et si nous voulons connaître le fond de sa pensée, lisons ce qu'il dit à la Philosophie dans *le Pêcheur*.

« Lucien. — Je fais métier de haïr la forfanterie, le charlatanisme, le mensonge, l'orgueil et toute l'engeance des hommes affectés de ces vices. Ils sont nombreux comme tu sais.

La Philosophie. — Par Hercule, c'est un métier qui expose à beaucoup de haine.

Lucien. — Tu as raison, aussi tu vois que de gens me haïssent et à quel péril ce métier m'expose. Cependant je connais aussi parfaitement la profession opposée, c'est-à-dire celle dont l'amour est le principe. J'aime en effet la vérité, la probité, la simplicité et tout ce qui est aimable de sa nature ».

Voilà une bonne profession de foi, une belle ligne de conduite, mais s'il nous plaît de serrer le personnage de plus près, voyons le portrait qu'il fait de Demonax et nous pourrions bien trouver là Lucien peint par lui-même.

Demonax paraît être pour Lucien le type du vrai philosophe : « Entraîné vers les hautes régions du bien, il s'appliqua à la philosophie; il fut conduit à la sagesse dès son enfance, par un penchant naturel vers la vertu et, méprisant tous les biens de ce monde, il se voua tout entier à la liberté et à la franchise, menant une vie droite, pure, irréprochable, offrant en exemple à ceux qui le voyaient ou qui l'entendaient sa prudence et sa sincérité philosophique.

« Il ne fut d'aucune secte mais il prit à chacune ce qu'il y trouva de bon.

« Le peuple et les magistrats de la terre avaient conçu pour lui l'admiration la plus profonde et ils ne cessèrent jamais de le regarder comme un être supérieur. »

Demonax était gai et il aimait plaisanter, et c'était une raison de plus pour être apprécié par Lucien.

En résumé Lucien eut, sur ses contemporains une influence considérable, d'autant plus grande que ses idées s'accordaient avec le sentiment général. Il fut un philosophe pratique, sans théorie, comme Confucius, prêchant la morale de tout le monde, la doctrine du bon sens.

Ce qui fit la grandeur de son rôle, c'est qu'en brisant la foudre

de Jupiter, en arrachant le masque des sophistes, il déblayait le terrain devant le Christianisme qui marchait. Les pères de l'Eglise le comprirent et puisèrent dans ses œuvres des arguments contre le paganisme; au point qu'on a pu croire qu'il était chrétien. C'est une erreur; il n'a pas connu les chrétiens, ou les a mal connus, mais il a déterminé à la fois le crépuscule des dieux et la faillite de la philosophie; par là, sans le savoir, sans le prévoir, il a travaillé pour le Christ.

Il fut secondé par un talent d'écrivain d'une valeur exceptionnelle.

Ecoutez ce qu'en dit son savant traducteur Talbot : « Doué d'une intarissable gaîté, qui éclate en saillies fines et sensées, d'un rare esprit d'observation, d'une connaissance profonde du cœur humain et de ses faiblesses, habile à manier l'ironie et la satire, Lucien ne charme pas seulement son lecteur par ce fond unique de qualités merveilleuses, il le captive par la beauté de sa diction, par le don qu'il a de peindre et d'animer les objets. Son style, pur et plein de goût, respire cet esprit attique, qu'on ne retrouve avant lui qu'aux plus beaux jours de la littérature grecque. »

J'ai donc voulu remettre en mémoire les œuvres de ce penseur délicat, qui eut la puissance et la grâce, la profondeur et l'ironie, qui sut parler gaiement de choses sérieuses et dont le style, à travers les âges, vient nous ravir, répondant à notre goût actuel, nous donnant l'impression de ce que nous disons être l'esprit français, faisant enfin de Lucien le plus Parisien des auteurs grecs.

1919 — Auxerre. Imprimerie E. JATTEFAUX, rue de Valmy, 11.

AUXERRE

IMPRIMERIE E. JATTEFAUX

11, RUE DE VALMY, 11

00079586

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018